

Hommage à

Christophe Beslay

ACTES



Avec la participation de :

Gilles Allaire	Jacques Lewkowicz
Kevin Caillaud	Yvette Lucas
Evelyne Cavet	Michèle Pagès
Jérôme Dihouantessa	Pierre Papon
Yankel Fijalkow	Abdessatar Sahbani
Charles Gadea	Odile Saint-Raymond
Nicolas Golovtchenko	Denis Salles
Michel Grossetti	Alain Tarrus
Monique Hirschhorn	Patricia Vannier

Vendredi
9 juin 23
dès 13h
amphi ODG 3

Journée Christophe BESLAY

Vendredi 9 juin 2023 – 13h00-19h00

Amphi 3 ODG - UT2J

Une année après la disparition de Christophe BESLAY, le département de sociologie organise une journée d'étude autour de ses travaux. C'est l'occasion pour celles et ceux qui ont travaillé avec lui de revenir sur ces collaborations et pour les autres de découvrir ses recherches

13h – Accueil

13h15 : Patricia VANNIER, « *Introduction* »

13h30 : Gilles ALLAIRE, « *Les marchés locaux du travail ou les trajectoires des jeunes de bas niveaux scolaire* »

13h50 : Kevin CAILLAUD, « *Jouer dans et avec le cadre méthodologique, une sociologie de terrain* »

14h10 : Évelyne CAVET, « *La SCM Cavet-Beslay, bureau d'études sociologiques, une heureuse collaboration* »

14h30 : Jérôme DIHOUANTESSA, « *Prioriser les données, les faits....* »

14h50 : Yankel FIJALKOW, « *Sociologue en formation* »

15h10 : Charles GADEA, « *Un bourlingueur de la sociologie* »

15h30 : Nicolas GOLOVTCHENKO, « *Le presque rien et le je ne sais quoi* »

15h50 : Michel GROSSETTI, « *40 ans de dialogue* »

Pause

16h25 : Monique HIRSCHHORN, « *De l'importance cruciale des enseignants - chercheurs associés, un cas exemplaire, celui de Christophe Beslay* »

16h40 : Jacques LEWKOWICZ, « *Pour Christophe Beslay* » .

16h45 : Yvette LUCAS, « *Christophe Beslay. Un compagnonnage de tous les instants* »

17h00 : Michèle PAGÈS, « *Les années 1980 – La formation au métier de sociologue* »

17h20 : Pierre PAPON, « *Christophe Beslay, un gourmand d'extraordinaires* ».

17h40 : Abdessatar SAHBANI, « *Christophe Beslay et la sociologie en Tunisie* »

18h00 : Odile SAINT-RAYMOND, « *Le souci de la sociologie d'ici* »

18h20 : Denis SALLES, « *Christophe Beslay, sociologue tranquille* »

18h40 : Alain TARRIUS, « *Prendre la route* »

19h00 – Pot de clôture

Christophe BESLAY

- Fondateur en 1986 à Toulouse du *Bureau d'Études Sociologiques Christophe Beslay*
- Maître de conférences associé à Université de Toulouse-Jean Jaurès de 1993 à 2018
- Directeur adjoint du Département de Sociologie et Anthropologie en 2002-2005 et 2010-2013
- Coresponsable du Master PEPS « Politiques Environnementales et Pratiques Sociales » Chercheur associé au CERTOP (Centre d'Études et de Recherches, Travail, Organisations, Pouvoirs) de 1984 à 2010
- Chargé d'enseignements à l'Université des Sciences sociales de Hanoi au Vietnam pour le Master « Management des organisations » de 2007 à 2010, à l'Université de Ouagadougou au Burkina Faso pour le Master professionnel « Sociologie et Pratiques du Développement Durable » en 2013 et à l'Université de Tunis en 2014 et 2015
- Président du Comité de recherches « Sociologies professionnelles » de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française de 2004 à 2016
- Président de l'ATDERS (Association Toulousaine pour le Développement des Études et des Recherches en Sociologie), de 2017 à 2022
- Organisateur, avec Marie-Christine Zélem, des 1^{ères} Journées Internationales de Sociologie de l'énergie à Toulouse les 25 et 26 octobre 2012
- Lauréat en 2014 du prix André Missenard de l'AICVF (Association des Ingénieurs en Génie Climatique), pour l'ensemble de ses travaux sociologiques dans le domaine du bâtiment et de l'énergie.

Patricia VANNIER

Introduction

Bonjour à tous et à toutes et merci d'être venus nombreux et nombreuses pour rendre hommage à Christophe Beslay.

Une telle journée n'était pas évidente à organiser pour différentes raisons dont certaines ont trait à la personnalité de Christophe, notamment sa discrétion, mais je sais gré à Nicolas Golovtchenko qui m'a convaincue de l'importance, de la nécessité de le faire et votre présence est la preuve qu'il avait raison.

Nous formons un collectif, nous échangeons à propos des cours, parfois de nos recherches, de nos projets, mais nous ne savons pas vraiment ce que font nos collègues.

Christophe était un membre important du département, votre présence le confirme. Pilier du master PEPS (politique environnementale et pratiques sociales), héritier du DESS (diplôme d'études supérieures spécialisées) qu'avait dirigé Monique Hirschhorn, il avait assumé avec Alain Tarrius la direction du département, tâche ô combien difficile – tellement difficile qu'aujourd'hui nous sommes sans direction – mais en plus, il avait récidivé auprès de Marie-Christine Zelem.

Mais qui était-il vraiment ? Un enquêteur professionnel, un chef d'entreprise, un fidèle de l' AISLF (Association Internationale des Sociologues de Langue Française) ? Sur quoi travaillait-il ? Sur l'environnement, sur les politiques publiques... ? Heureusement, vous allez nous apporter quelques réponses.

Pour ma part, modestement, je vais me permettre d'évoquer Christophe Beslay l'enseignant. Car, oui, je l'ai eu comme enseignant, dans les années 90 – je ne serai pas plus précise. Il était alors chargé de cours avec Charles Gadéa. À l'époque, ils ne devaient être que 2 chargés de cours au département pour une quarantaine d'étudiants en L3 (contre plus de 200 aujourd'hui). Évidemment, on préférait ces enseignants, plus jeunes, plus dynamiques, plus abordables aussi. J'ai gardé en souvenir – Charles doit s'en rappeler – le mouvement de protestation qu'ils avaient mené tous les deux contre les conditions de leur statut – bien longtemps avant le mouvement des précaires que l'on connaît aujourd'hui – et la venue en cours ou à l'inter-cours d'un journaliste (de *L'Humanité* selon mon souvenir, mais peut-être était-il de *La Dépêche*) pour les interviewer et alimenter son article. Cet événement m'a beaucoup marquée parce qu'il venait rompre le déroulement habituel des cours et intéressée parce qu'il nous introduisait dans la réalité de l'enseignement supérieur. C'était ma première année à Toulouse, après plusieurs escales géographiques et disciplinaires. Et j'y suis restée !

Avant de vous donner la parole, puisque c'est le rôle qui m'a été confié, je voudrais remercier Nicolas Golovtchenko qui a contacté chacun et chacune d'entre vous pour élaborer le programme de cette journée. Il en est le principal architecte. Merci à vous et à lui.

Kevin CAILLAUD

Christophe Beslay, Jouer dans et avec le cadre méthodologique, une sociologie de terrain

Pour cette journée dédiée à Christophe, j'ai souhaité – sur un format très court – rendre hommage à la conception méthodologique de Christophe à l'endroit du travail sociologique, et à la maîtrise qu'il en avait. Cet hommage est motivé par deux aspects : sur un plan personnel, parce que je me sens redevable à maints égards à l'endroit de Christophe, tant il a nourri durant presque 20 ans mon positionnement scientifique, mon rapport au terrain, et plus globalement ma manière de faire de la sociologie. En effet, il a d'abord été un enseignant que j'ai beaucoup écouté et admiré tout au long de mon cursus à Toulouse. Puis il est devenu un ami très cher avec qui j'ai poursuivi les échanges et qui a toujours su m'apporter l'écoute et les conseils nécessaires dans mes recherches et dans mon parcours académique, au point de me faire passer d'innombrables auditions. À ce propos, c'est tout de même un comble que d'apprendre l'exercice de l'audition académique auprès de quelqu'un qui finalement s'est volontairement tenu à l'écart de l'académisme.

Sur un plan scientifique, j'évoque la question méthodologique parce que sa pratique témoignait d'une démarche rigoureuse, critique et créative. Il en avait fait une véritable force, qu'il puisait et cultivait grâce à son insatiable curiosité tant théorique qu'empirique, et à son sens pratique et pragmatique indéniable.

Précisément, la sociologie pratiquée par Christophe était une sociologie de terrain au double sens du terme : une sociologie résolument empirique mais non moins d'intérêt académique, et une sociologie dictée en partie par le terrain, qui requiert un sens de la traduction, du compromis et de l'inventivité.

Pour le sociologue de terrain qu'était Christophe, faire de la sociologie suppose de jouer bien évidemment dans un cadre méthodologique construit dans les règles de l'art, pour s'en servir de support au développement des idées et au déploiement de dispositifs de recherche cohérents, pertinents et efficaces. Mais faire de la sociologie implique aussi d'apprendre à jouer avec le cadre, afin qu'il ne devienne pas piégeux. Autrement dit, une sociologie de terrain exige impérativement de négocier le cadre et d'être en mesure de le modifier, de le transformer, de le bricoler au cours d'un dialogue incessant entre les mondes scientifique et empirique. Pour autant, cette malléabilité ne signifie pas travailler hors cadre ou en instabilité permanente. C'est davantage savoir s'ajuster aux contextes et aux acteurs, mais aussi savoir s'imposer pour les faire rentrer dans le cadre, c'est-à-dire les faire pénétrer dans nos questions et dans nos angles d'approche pour nous apporter en retour des renseignements pertinents.

Je vais maintenant essayer de vous décliner trois variantes de ce jeu de cadre et de cadrage, tout au moins trois acceptions avec lesquels Christophe s'accommodait aisément.

La 1^e acception a trait à la construction scientifique de l'objet. En tant que praticien rompu à la sociologie commanditée, Christophe rappelait toujours aux étudiants qu'il n'y a aucune

méthode prévalente sans problématique et hypothèse ni terrain adaptés, tout comme il n'y a de terrain sans travail préalable de construction, de cadrage et de négociation.

Cette conception banale en contexte académique prend à mon sens d'autant plus de saillance dès que l'on intervient en partenariat avec des acteurs socio-économiques, du fait des enjeux pour eux d'opérationnalisation des résultats, et d'une tendance à l'enfermement dans une forme de quotidienneté, ce qui constitue un frein au changement de perspective. Construire le cadre de nos enquêtes n'est donc pas toujours évident. Cela peut ainsi exiger un travail d'explicitation des attentes, mais aussi un exercice accru de traduction et d'enrôlement, pour conduire nos partenaires sur nos terrains théoriques et conceptuels, et les intéresser à d'autres perspectives sur le monde social que celles qu'ils ont habituellement à l'esprit. Les dispositifs imaginés par Christophe avaient en ce sens une forme d'hybridité, puisqu'il dépendait toujours dans ses recherches d'une demande sociale de cadrage, pour proposer en retour une perspective remaniée.

Une 2^e déclinaison du jeu de cadre porte sur l'appréhension du terrain en tant que tel, et plus précisément sa maîtrise. Deux enjeux se font plus précisément jour : vais-je avoir accès aux acteurs et aux données dont je rêve ? Et quel crédit ou quelle valeur pourrai-je véritablement leur porter ? Car en effet, une sociologie de terrain implique de se frotter à la matière sociale jusque dans ses résistances, ses refus et ses échappements. On nous refuse l'échange, on nous balade à base de langue de bois, on enjolive la réalité, etc. Bref, le terrain se dérobe, se déforme, se plie difficilement... Pour réinscrire nos questionnements de recherche dans la réalité sociale et y arrimer nos méthodes d'enquête, nous recourons alors à une palette d'outils et de techniques qui permettent d'ajuster le cadre : nous mobilisons des porte-paroles, des acteurs multi-positionnés qui nous intronisent dans des milieux fermés, nous inspectons les paroles d'archives, nous nous immergeons jusqu'à nous faire accepter et oublier, etc. En d'autres termes, nous cadrans et recadrans nos situations d'enquête au gré des enquêtés, tout comme nous faisons évoluer nos angles d'analyse pour tenir compte de l'inattendu, des débordements, des non-dits, des déformations, etc.

C'est ainsi que Christophe et Romain Gournet sont parvenus à contourner pour partie la difficulté d'accès à des publics en précarité énergétique lors d'une recherche menée pour le compte de l'observatoire éponyme en 2018. Ils avaient ainsi joué avec le cadre en définissant une typologie réduite de ménages fondée sur des variables plus ou moins ad hoc, qui leur permettait de cibler des configurations relativement atypiques. Et, prenant au sérieux la thèse de Becker quant à l'intérêt d'étudier des échantillons atypiques, ce caractère de singularité permettait de positionner les enquêtés en porte-paroles de l'ordinaire, « doublés » ou « augmentés » d'une spécificité qui leur était propre. De même, ils avaient perçu lors de cette enquête une tendance de certains enquêtés à réécrire et enjoliver leur histoire, ce qui les avait alors conduits à les analyser notamment comme des représentations du sens vécu et comme un devoir de justification des personnes face aux dispositifs d'aide sociale et à la présence symbolique de la puissance publique.

Enfin, une 3^e acception de ce « jeu dans et avec le cadre » consiste de manière assez classique à appréhender notre rencontre avec le terrain comme des situations d'interaction, et à

chercher à les maîtriser. Sans revenir ici sur les fondamentaux de l'interactionnisme, je souhaite seulement rappeler le poids des rôles que nous tenons en tant qu'enquêteurs, l'influence des codes que nous mobilisons ou que nous tordons plus ou moins volontairement, l'incidence de nos postures, etc. dans le rapport à nos acteurs, et ce que cela entraîne comme effet sur les données que nous collectons. Autrement dit, par ces jeux d'interaction et la manière que nous avons de nous y mouvoir et de les faire nôtres, nous jouons avec le cadre pour obtenir la confiance, tout comme nos interlocuteurs aussi jouent avec aussi celui-ci. Volontairement ou non, se mettent en place de manière réciproque des jeux de toise, de ruse, d'esquive, d'invitation, etc., avec leurs lots d'émotions, qui concourent à donner une coloration particulière aux interactions, aux enquêtes mais aussi à nos analyses.

Ces jeux de cadre, Christophe les connaissait bien et savait les manier toujours subtilement, ce qui rendait ses recherches extrêmement riches, ses conseils d'autant plus précieux et ses anecdotes toujours plus délicieuses et croustillantes.

Evelyne CAVET

La SCM Cavet-Beslay, bureau d'études sociologiques, une heureuse collaboration

Je vous remercie de m'accueillir en ces circonstances à la fois tristes et pleines de bons souvenirs.

J'ai osé intituler ma participation à l'hommage de Christophe – La SCM Cavet-Beslay, bureau d'études sociologiques, une heureuse collaboration - pour plusieurs raisons.

Cette tranche de vie professionnelle que j'ai partagée avec Christophe durant presque 10 ans (de 1993 à 2000) a assurément été faite d'heureuses relations de collaboration : son aimable rigueur intellectuelle et sa discrète amitié. Je pouvais compter sur son soutien professionnel sans faille. Ce sont des qualités tellement rares dans le monde du travail qu'il est impossible de ne pas les rappeler en ce très triste moment.

Lorsque je l'ai rencontré, il était déjà installé en profession libérale comme je l'avais fait de mon côté. Il exerçait le métier de sociologue, en toute simplicité et sans effet de manche. J'ai alors pensé « vivre de la sociologie, sans être prof à la fac, ça va être difficile mais pas impossible » ! Il en était pleinement convaincu et son parcours le prouve largement.

J'aime aussi me souvenir lorsque Christophe a accepté que l'on « monte » la SCM Cavet-Beslay, j'ai été très fière de m'associer avec lui, Lui en quelque sorte « pierre angulaire » au CERTOP et pour ma part, seulement jeune diplômée, associée au GRESOC. Il m'a vraiment aidée à supporter les inévitables épreuves de la sociologie professionnelle : décrocher un contrat, discuter avec le commanditaire du travail de terrain, puis du travail en « chambre » jusqu'à la fameuse rédaction des rapports et leur relecture. Toutes ces choses qu'il abordait avec sa sérénité habituelle.

Du coup pour le dire vite, nous nous sommes bien trouvés et pourtant nous avons exercé chacun notre activité professionnelle essentiellement sur « nos propres champs ». Mais lorsque la collaboration a commencé à se construire, il était présent pour toutes sortes de choses, par exemple la déclaration du fameux BNC (bénéfices non commerciaux) et celle de l'URSSAF. En somme pour lui, tenir les comptes de la SCM était une sorte d'aventure comptable qui, ma foi, ne lui déplaisait pas, il le faisait tranquillement.

En d'autres circonstances, il pouvait aussi s'intéresser à mes sujets, alors il se rendait disponible pour de nouvelles investigations. Curieux et courageux, s'il ne connaissait pas la matière, il me disait souvent « ça ne doit pas être bien compliqué » et alors on réfléchissait et construisait ensemble, par exemple une réponse à appel à projet, une proposition d'intervention ou construire un réseau de partenaires.

Il y eu de grands moments partagés avec Cathy Brisson qui tenait le secrétariat de la SCM. De bons moments aussi avec Pierre Papon, Charles Gadéa et Denis Salles venus jusqu'au bureau d'études pour collaborer.

Et d'autres moments encore, par exemple, à l'occasion de la construction et de l'exploitation de cette fameuse grande enquête menée à Parthenay (Deux-Sèvres) sur les usages sociaux du numérique : quel étonnement à voir Christophe expliquer « naturellement », le test du Khi 2 et les nuées dynamiques. Aussi, après de telles séances, la méthodologie quantitative n'avait presque plus de secret pour l'équipe de recherche chargée du programme !

Reste aussi dans mes souvenirs, les interventions magistrales de Christophe sur la sociologie professionnelle avec l'AISLF, en 2010, en Tunisie où nous avons fini notre séjour par un bout de voyage ensemble à la découverte de Kairouan.

Je voudrais terminer en citant Christophe alors qu'il travaillait sur ses recherches en sociologie des techniques : « tu vois, je pense qu'à terme, les voitures voleront entre les immeubles, qu'elles seront téléportées comme dans Blade Runner (le film de 1982, de Ridley Scott avec Harrison Ford, évidemment !) ».

Il restera dans ma mémoire ce sociologue amical, engagé, iconoclaste et mystérieux.

Jérôme DIHOUANTESSA
Prioriser les données, les faits....

Pour parler de Christophe, l'ami de plus de 40 ans qui savait nous régaler avec sa gougère inimitable, j'aurais pu souligner, entre autres, sa loyauté, son attention envers les autres, sa discrétion.

Pour évoquer le sociologue, j'aurais noté par exemple, sa rigueur, son exigence envers lui-même, sa capacité de travail plus que redoutable et presque insoupçonnée sous son pas tranquille.

J'ai choisi cependant de partager avec vous deux des points qui m'ont marqué personnellement chez Christophe le sociologue.

Le premier concerne la place qu'il accordait au terrain dans la pratique de ses activités de sociologue.

J'ai eu le sentiment que, pour lui, les données, les faits étaient une absolue priorité dans la démarche sociologique. Ces éléments devaient en effet constituer la base essentielle des études ou des enquêtes, le cadre théorique ou conceptuel étant, dans ce contexte, des outils qui peuvent aider à « donner du sens » dans l'analyse ou l'interprétation des faits observés. Cette priorisation du terrain contribuait ainsi à éviter le risque de « corseter » les faits pour les faire correspondre de façon absolue à un cadre théorique ou au choix conceptuel fait « a priori ».

Christophe maniait avec aisance les outils conceptuels/théoriques mais veillait à prioriser le terrain. Je pense que cette démarche, que je partage par ailleurs, aide à éviter une pratique « idéologisée » de la sociologie.

Le deuxième point est relatif à la façon dont Christophe vivait ou voyait l'activité du sociologue.

Pour lui, le/la sociologue devait ouvrir, élargir l'espace, le champ sur lesquels il/elle pouvait exercer son activité. À mon sens, il s'agissait d'explorer des horizons allant au-delà du milieu universitaire ou des laboratoires/centres de recherches pour s'investir dans d'autres structures ou d'autres institutions de la société. Les collectivités locales, les entreprises de toutes formes pouvant dans ce contexte être ainsi des milieux dans lesquels le/la sociologue pouvait tout à fait offrir son savoir-faire. Dans le cas particulier de l'entreprise, si je peux me permettre une interprétation personnelle, je dirais que pour Christophe, celle-ci pouvait être à la fois un objet d'étude ou de recherche mais également un cadre dans lequel le/la sociologue propose son art.

Sur le plan personnel, le parcours et les activités de Christophe ont été dans ce sens évocateurs.

Il a mené de front une activité d'enseignant/chercheur à l'université et un exercice de consultant avec un statut de «profession libérale». Il a par ailleurs contribué de façon significative à la mise en place de formations ou de structures «professionnalisantes» à l'Université Jean Jaurès (IUP, Master...). Un parcours fait avec un engagement et une implication personnelle particulièrement intenses.

Voilà les quelques points que je souhaitais partager avec vous à cette occasion qui nous rassemble autour de la mémoire de Christophe Beslay.

Yankel FIJALKOW
Sociologue en formation

Je n'ai jamais de panne d'écriture, je ne connais pas la peur de la page blanche, mais là j'y suis. Alors je vais juste raconter quelques anecdotes significatives de mes rencontres avec Christophe et essayer d'en tirer du sens.

J'ai dû rencontrer Christophe à la fac au début des années 1980 alors qu'une longue grève paralysait l'institution, pratiquement une année universitaire entière. Nous nous étions mis d'accord sur l'idée que l'on ne pouvait pas rien faire à part suivre le mouvement. Avec quelques-uns (Michèle, Jeannot...) nous nous instituâmes comme une petite communauté auto apprenante, menant une enquête, intitulée « l'enquêteur enquêté » sur les attentes des étudiants de socio que nous étions. J'aimerais bien retrouver ce document dans mon amas d'archives, mais je souviens que malgré notre volonté de bien faire et la rigueur méthodologique de Christophe, il comportait des grosses erreurs. Mais je retiens surtout que Christophe n'était pas de ces méthodologues pour qui rien n'est possible, mais plutôt une sorte d'aventurier prudent. Il m'était bien précieux moi qui suis plutôt du type intuitif et casse gueule...

À ce sujet me revient l'épisode de la « noyade » de Jeannot. C'était un week-end nous étions allé pique-niquer sur le bord de la Garonne. Un des invités avait apporté un petit bateau gonflable que nous avons mis sur la Garonne. Christophe, Jeannot et moi sommes montés. Je me souviens que nous plaisantions parce que Christophe avait été marin avant de faire de la socio, et que nous comparions l'un à l'autre. Mais le bateau bascula (était-ce une réponse à la question ?) et nous nous retrouvâmes à l'eau. Christophe et moi avons rejoint la terre ferme, mais alors que nous étions déjà sur la berge nous entendîmes Jeannot qui criait qu'il ne savait pas nager. Il fut secouru par un des invités plus sportifs que nous en l'occurrence.

Après notre maîtrise, nous avons monté une petite association loi 1901 faisant fonction de bureau d'études, le Cersso. Nous pensions que là était l'avenir compte tenu de la pénurie de postes universitaires et qu'il fallait faire de ce désavantage un atout. Notre premier contrat fut avec GDF concurrent de son partenaire EDF et soucieux de faire passer l'idée que le gaz est mieux que l'électricité pour chauffer des maisons individuelles. Nous avons sociologisé cette question très pratique et embauché des amis comme enquêteurs. Je ne me souviens pas de la portée de nos découvertes mais nous en avons retiré des leçons sur la difficulté d'encadrer des employés et d'être patrons. Quelques mois plus tard, nous avons reçu de l'URSSAF un document à remplir intitulé DADS. Je me souviens encore de ce sigle étrange car nous regardions ce grand document A3 bourré de cases vierges comme des poules devant un couteau. J'étais partisan de remplir comme on pouvait c'est-à-dire n'importe quoi. Christophe a gardé le papier une semaine, a essayé de comprendre, et finalement on a renvoyé le document en mettant en note « sous réserve de compréhension ». Le Cersso a été un moment important de notre rapport au monde professionnel. Christophe l'a continué quelques années et a ensuite monté une boîte plus solide.

Christophe était un énorme travailleur. Il avait le chic pour trouver des locations pas chères, pas toujours bien chauffées d'ailleurs, mais agréables l'été, pour les fêtes qui suivaient les journées de travail. Dans un de ces appartements, une petite rue au-dessus de la gare Matabiau, on entendait Christophe depuis la rue taper à la machine à écrire nos rapports d'étude. Il n'a jamais cessé d'aller d'échéances en échéances à la remise de rapports d'étude. Mais il avait toujours le sens de l'obligation vis-à-vis du client.

Christophe était fasciné par les objets socio techniques et moi beaucoup moins. Je lui rendis visite, quelques années après que je sois parti de Toulouse. Il m'expliqua une étude en cours sur une sorte de robot qui parcourait la gare Matabiau et entrait en interaction avec le public. Il avait développé toute une grille d'observation sur les comportements des publics. Je n'étais pas du tout intéressé par ce type d'approche à l'époque, j'y serais sans doute plus sensible aujourd'hui. Mais j'étais impressionné car il avait su faire émerger une commande de techniciens purs et durs en montrant la face rigoureuse des sciences sociales.

Nous nous sommes perdus de vue quelques années et puis retrouvé autour des questions de précarité énergétique, moi du côté de l'habitat, lui du côté de l'énergie. On s'est croisé au PUCA, puis je l'ai invité à faire un commentaire sur un de mes papiers et invité à un séminaire doctorant du CRH. Nous n'étions pas d'accord mais nos discussions étaient enrichissantes, car il entendait bien les intuitions mais restait prudent, de sa prudence légendaire. Lors du séminaire doctorant, où il était invité, il ne céda pas sur ses positions.

En partant du labo, il nous avait mis en contact avec un bailleur social Pas de Calais Habitat qui développait une sorte de Totem numérique sur les économies d'énergie. Cela a permis à une doctorante un soutien financier et une recherche qui lui a valu un prix de l'article scientifique. Je ne sais pas si Christophe aurait été d'accord avec son analyse du fameux totem, mais en tous cas, il débordait de travail, il avait créé une demande de recherche et pouvait en distribuer généreusement.

C'était en 2017 et la maladie était déjà là et la fatigue s'installait. Il m'écrivait par exemple : « Salut Yankel, Pour un cancéreux sous chimio, ça va plutôt bien ! Toujours un peu à plat pendant deux jours après les séances (tous les 15 jours), mais, à part la fatigue et le retard qui s'accumule dans le boulot, pas de grandes conséquences. Oui, en principe, je devrais être là début mars. Préviens-moi un peu à l'avance dès que tu as les dates. Je suis souvent en déplacement. J'ai lu votre article, avec Maresca. Je n'ai pas eu le temps de te faire un retour critique, mais, à vrai dire, je n'ai pas été convaincu, ni par le propos, ni par la construction... Il faudrait que j'en dise plus je sais, mais, désolé, ce sera pour plus tard. Bonnes fêtes de fin d'année. Christophe »

Nous connaissons la suite. Christophe était déjà fatigué et les mails étaient concis et précis. Christophe a été quelqu'un d'important dans ma vie (d'ailleurs je crois qu'il a été témoin de mon mariage). Je crois que nous avons en commun d'avoir de nombreuses activités, un peu boulimiques, chacun dans son genre, mais surtout d'avoir une certaine idée de l'application des sciences sociales, non pas comme une science servile mais comme une discipline questionnante et rationnelle. Au début des années 1980 nous étions venus à Paris rencontrer des collègues

pour monter une association des sociologues professionnels. Mais je crois me rappeler que nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes que ces collègues. Nous voulions savoir parler avec nos interlocuteurs professionnels et aussi avec nos collègues universitaires. Nous voulions à la fois être critiques et utiles, sans rejeter la théorisation. Nous voulions traiter leurs problèmes avec rationalité et méthode. Nous étions animés d'un certain pragmatisme avant que ce courant philosophique soit redécouvert. Peut-être aussi d'une certaine éthique, avant que le monde anglo-saxon nous oblige à l'afficher. Nous avons muri ceci depuis notre formation, voire notre auto formation et nous avons continué tout au long de notre vie professionnelle dans les formations que nous avons donné et, pour Christophe dans les études et recherches qu'il a conduites.

Nicolas GOLOVTCHENKO
Le presque rien et le je ne sais quoi

Christophe a d'abord été mon professeur de statistiques appliquées aux sciences sociales, celui qui me les a fait comprendre et aimer mais aussi celui qui m'a conseillé la lecture d'un ouvrage intitulé « Attention statistiques ! Comment en déjouer les pièges ». Il a ensuite été mon collègue au département de sociologie, un chercheur avec lequel j'ai travaillé et publié et enfin un ami avec lequel j'ai voyagé, en particulier dans le cadre de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française dont il a assuré la présidence du Comité de Recherche « sociologie professionnelle » de 2004 à 2016 et avec laquelle nous sommes allés au Sénégal, en Turquie, plusieurs fois en Tunisie, au Québec, ou encore au Congo.

Le titre de mon petit texte en forme d'hommage à Christophe emprunte évidemment au philosophe et musicologue Vladimir Jankélévitch, auteur du « Le je-ne-sais-quoi et le Presque-rien » parce que, comme Jankélévitch, Christophe était tout à la fois moralement exigeant, attentif aux petites choses du quotidien, mais aussi assez mystérieux. C'est tout cela que je voudrais évoquer : le Christophe sociologue, voyageur et ami.

Moral, Christophe l'était assurément. C'était en effet un sociologue qui ne transigeait pas avec l'exigence de toujours apporter la preuve empirique robuste de ses analyses du social. Toutes ses analyses, tout dans ses écrits et ses conclusions était soigneusement et rigoureusement empiriquement étayé. Il ne faisait pas de compromis avec les faits et quand les tableaux croisés ou les Analyses en Composantes Principales ne permettaient pas de vérifier les hypothèses, jamais je ne l'ai vu tenter de tordre la réalité pour la mettre à sa main. Lorsqu'il s'agissait de prendre le risque de ne pas plaire à un commanditaire parce que les résultats ne correspondaient pas tout à fait à ceux attendus, toujours il résistait à la tentation de complaire, fusse au prix d'une mise en danger de son activité professionnelle libérale. Il avait au sujet des conditions concrètes d'exercice du métier de sociologue beaucoup d'anecdotes significatives et instructives à partager, en particulier avec les plus jeunes générations qu'il contribuait à former en master et en licence.

Christophe était aussi un sociologue discret et modeste, une personne que les apparences et le jeu des apparences n'intéressaient absolument pas. Rappelez-vous son habillement, son refus assumé du port de la cravate et, dès que l'été était revenu, ses éternelles sandales. Je me souviens aussi, réagissant à la carte de visite à rallonge d'un collègue qui m'avait assez impressionné : « oui, bah on verra bien à la fin si c'est lui qui écrit le rapport ».

Christophe était attentif aux petites choses du quotidien, aux signaux à bas bruit et *a priori* de peu d'importance que peut émettre le social. Je me souviens d'une recherche que nous avons menée entre 1999 et 2001 avec Gérard Ringon et Françoise Gaudibert qui illustre ce souci de la modestie qui s'exprimait aussi bien dans son quotidien que dans son travail scientifique. Le projet était d'analyser douze petites communes rurales dépourvues de ressource démographique – la plus petite comptait alors quarante-deux habitants et la plus importante ne dépassait pas le millier – tout comme de capacités financières, mais aux prises avec de nouveaux habitants

fortement demandeurs d'équipements culturels et de services. L'enjeu pour les élus de ces territoires pouvait se résumer à comment financer, concevoir, construire et gérer tous ces équipements quand on ne dispose ni de l'argent nécessaire ni des compétences techniques requises.

Au sein du programme de recherche piloté par un grand ministère, notre petit objet de recherche côtoyait des objets beaucoup plus grands et prestigieux : l'analyse de la grande maîtrise d'ouvrage urbaine, portée par des États ou des métropoles, multi acteurs, coûteuse, forcément complexe, situées à Beyrouth, Istanbul ou Hongkong. Cela nous avait non seulement amusé mais aussi paru scientifiquement pleinement pertinent de proposer à côté de ces grands objets, de travailler sur de petits objets, périphériques, en marge, quasiment invisibles et insignifiants. Les résultats avaient montré que les acteurs locaux étaient capables de développer de véritables expertises techniques, de s'appuyer et de mobiliser leurs réseaux professionnels et politiques, de se saisir des opportunités de financement, de construire des systèmes gestionnaires locaux complexes en enrôlant des partenaires voisins rendus incontournables dans le cadre du processus de décentralisation, de partager les bénéfices et les coûts lorsque la complexité ou les coûts de gestion des projets l'exigeait, de construire des cadres pour l'action collective, d'élaborer de la confiance dans le temps long entre partenaires, de construire de la mémoire et de l'utiliser en tant que de besoin. Bref, la recherche avait démontré que ces petits sujets pouvaient se comporter en professionnels et pas seulement comme voudraient le faire croire les préjugés, en amateurs occasionnels. Après d'autres, elle avait aussi établi que le petit, le modeste, l'invisible, le marginal, sont tout autant sinon plus que les gros objets en capacité non seulement de servir de lieu d'observation du changement social mais aussi de produire de la société. Cette recherche avait beaucoup plu au commanditaire qui nous avait demandé de la prolonger dans le cadre d'un autre programme de recherche. Or, Christophe, toujours pris par de multiples activités, pas plus que moi, n'avions le temps de nous engager dans ce nouveau projet. Il avait alors accepté de répondre à la sollicitation par une proposition qui avait été très bien évaluée mais le devis proposé était si élevé qu'à « notre grand regret », le contrat n'avait pu nous être attribué. J'avais encore une fois beaucoup appris.

Au plan humain, la recherche m'avait permis d'apprendre de Christophe que toute bonne expérience de recherche collective est aussi et surtout une expérience de vie commune à construire dans le respect des spécificités de caractère de ses collègues qui doit invariablement se conclure au restaurant autour d'un repas et d'une bonne bouteille.

Christophe était aussi pour moi parfois assez énigmatique. J'ai ainsi toujours trouvé étonnant et déroutant qu'un même homme puisse se passionner à la fois pour Jeanne d'Arc et le général de Gaulle. Et ses récits de la vie de marin de la « Royale » qu'il avait eu dans une première vie professionnelle, tout comme ceux d'une partie de ses aïeux anarchistes et voyageurs ne faisaient qu'épaissir le mystère autour de sa personnalité.

Et puis enfin, avec les événements comme avec les personnes, Christophe faisait le plus souvent montre d'une grande patience, de mesure, de beaucoup de bienveillance et sortait des situations de crise par des traits d'humour. Un jour, un nouveau collègue sociologue qui venait d'être recruté au département de sociologie en provenance d'un établissement à la réputation

beaucoup moins sulfureuse et révolutionnaire que l'Université du Mirail s'était retrouvé pour son premier cours en amphithéâtre face à un étudiant accompagné d'un chien. Quelle attitude lui fallait-il adopter ? Les règles du jeu propres à l'établissement ne lui étant pas familières et pressentant la possibilité d'une réaction inappropriée, il demanda l'avis de Christophe qui était alors directeur de département de sociologie. Celui-ci lui répondit que si le chien avait écouté le cours, il n'y avait aucune raison de lui refuser l'accès à l'amphithéâtre.

Une autre fois, à l'étranger, alors que je me plaignais de devoir constamment négocier le prix de la course en taxi entre l'université où je donnais des cours et mon hôtel, Christophe me fit remarquer que les écarts de prix pratiqués par les différents chauffeurs étaient certes très importants exprimés en monnaie locale mais négligeables une fois traduits en Euros et rapportés à notre pouvoir d'achat.

C'était Christophe et il va me manquer.

Michel GROSSETTI
40 ans de dialogue

J'ai rencontré Christophe durant l'année universitaire 1979-1980, lorsque je suivais des cours de deuxième année de sociologie. Nous avons formé, avec Yankel Fijalkow et quelques autres, une petite bande d'étudiants passionnés par cette discipline. Parmi nos professeurs figuraient Jean-Michel Berthelot, Marcel Drulhe, Christian Roy, Pierre-Jacques Rojzman, Monique Haicault, Emma Santana... Je crois que Raymond Ledrut ne faisait plus de cours à cette époque, même si l'on pouvait le croiser dans les couloirs du département. L'année 1980-1981 a été principalement occupée par une grève. Et donc nous avons passé beaucoup de temps à discuter autour de divers types de boissons. Nous étions bien entendu favorables à la grève et nous y participions plus ou moins, mais nous étions parfaitement lucides sur les décalages entre les discours militants et la réalité parfois très mesquine des rapports sociaux au sein de la gauche de l'époque. Cela a sûrement changé ...

Je suis ensuite parti deux années au Maroc pour y faire mon service militaire, comme professeur de mathématiques, tout en réalisant un DEA de sociologie, puis une recherche de thèse. Chaque retour à Toulouse était l'occasion de revoir les amis, et souvent Christophe. Après mon retour je me souviens que nous nous retrouvions régulièrement avec Christophe, mais aussi Michèle Pagès, Fatima Ayat, Jean-François Barthe et quelques autres.

Notre petit groupe d'amis s'est ensuite un peu dispersé. Christophe et moi sommes restés à Toulouse tout au long de nos carrières respectives et nous sommes restés proches. C'était une amitié comme en connaissaient fréquemment les hommes de notre génération : pas de confidences intimes, mais des conversations sur l'état du monde, la politique, notre discipline. Nous ne nous voyions pas fréquemment mais à chaque fois nous constatons que nos opinions se rejoignent sur la plupart des sujets. C'était comme une longue conversation entrecoupée de silences de plusieurs mois, mais ces interruptions ne changeaient rien à l'intérêt que chacun portait aux opinions de l'autre. Depuis trois ou quatre ans environ, nous avons pris l'habitude de nous retrouver plus régulièrement, pour un déjeuner ou un dîner, et, depuis deux ans je l'appelais régulièrement, au moins une fois par mois, pour prendre des nouvelles. En août 2021, je l'ai invité à passer quelques jours en Cerdagne avec mon épouse et des amis, et nous avons pris beaucoup de plaisir à échanger des souvenirs et des idées. J'en ai plus appris sur sa vie durant ces quelques jours que durant les quarante années précédentes. C'est à cette occasion que je l'ai emmené sur une route d'altitude et que nous avons fait une photo près de la frontière espagnole. Nous nous sommes vus ensuite plusieurs fois dans les semaines qui ont précédé son décès. Il était alors affaibli physiquement mais toujours aussi vif intellectuellement et avec un sens de l'humour intact.

Au cours de ce compagnonnage de 40 ans, nous avons aussi travaillé ensemble à plusieurs reprises.

Par exemple, au milieu des années 1990, je m'étais retrouvé embarqué par la DATAR dans une étude sur les reconversions industrielles. Leur idée était que mes recherches sur les

systèmes locaux d'innovation pouvaient apporter un éclairage utile sur des sites dont l'industrie, notamment celle de l'armement, se retirait. J'avais proposé à divers collègues et amis, dont Christophe et Denis, de constituer une petite équipe pour étudier un échantillon de villes concernées par ces reconversions. Christophe avait choisi d'étudier Clermont Ferrand, confronté à la diminution des effectifs de Michelin. Il était revenu de son enquête avec une analyse très précise (et amusante) d'une situation où la plupart des acteurs locaux étaient catastrophés par le relatif retrait de Michelin alors que toutes les données montraient un dynamisme économique important du côté du tourisme, secteur dans lequel se créaient plus d'emplois que l'industrie n'en perdait. Par ailleurs, à Clermont, les institutions locales collaboraient assez bien malgré les oppositions politiques, mais ce n'était pas le cas du conseil régional dont le président, Valéry Giscard d'Estaing, ne voulait discuter avec personne ... Alors que je me concentrais sur les relations entre les organisations en proposant l'expression de Système Local d'Action Publique (SLAP), Christophe avait attiré l'attention de l'équipe sur les logiques cognitives. Et cela nous a conduits à développer la question des mythes de l'action publique que nous avons cherché à caractériser. Il s'est aussi beaucoup investi dans l'écriture de l'ouvrage que nous avons tiré de cette recherche, dont il est le premier signataire.

Je lui ai par la suite demandé de l'aide pour diverses autres études. La plus importante est une recherche sur les start-ups pour laquelle nous faisons des monographies, selon la logique des narrations quantifiées. Christophe nous avait incités à mieux regarder les collectifs de travail et les logiques organisationnelles alors que je tendais à privilégier l'analyse de l'encastrement dans les réseaux qui traversent les frontières des entreprises. Il est donc à l'origine d'une partie de nos résultats sur ce point.

Enfin pour mes ouvrages de théorie, il a été un lecteur attentif, bienveillant, aux conseils très précieux sur divers développements. Le fait qu'il ait trouvé un intérêt à ces réflexions très théoriques était pour moi extrêmement rassurant.

Ce ne sont là que quelques exemples qui me reviennent à l'esprit, mais c'est quelqu'un dont les avis étaient très importants pour moi.

J'ai souvent dit que Christophe était l'un des meilleurs sociologues toulousains. Je voulais dire par là, qu'au-delà des titres académiques et des positions institutionnelles, il y a les qualités fondamentales d'analyse et de compréhension des situations sociales, d'articulation des informations issues du terrain avec des cadrages théoriques, et des qualités aussi d'écriture et de synthèse. Christophe avait fait le choix de la sociologie de terrain, proche de toutes les formes de demande sociale. Il aurait parfaitement pu faire une thèse et entreprendre une carrière académique. Il a préféré inventer une figure de généraliste de la sociologie, capable de passer rapidement d'un terrain à un autre, de travailler vite mais sans rien céder sur la qualité de l'analyse. Il aurait voulu que ce type de compétence se généralise. Le jeu des constructions de masters spécialisés ne l'a pas vraiment permis. Je trouve que c'est dommage.

Au fil de ses recherches sur commandite il a défriché des objets d'études nouveaux, comme le rapport aux robots (il avait réalisé une des premières études françaises sur ce thème)

ou la précarité énergétique dont il était devenu un spécialiste, pour ne citer que des exemples que je connais.

Formé en sociologie du travail, connaisseur de la sociologie des organisations, il était ouvert à de multiples influences. Il était très attentif à la dimension cognitive des processus sociaux, s'efforçant d'aider les « décideurs » à s'écarter de leurs multiples aprioris.

Christophe était un esprit brillant et lucide, un homme honnête et droit, un humaniste. Il nous manque à tous bien sûr.

Monique HIRSCHHORN
Christophe Beslay : le choix du métier de sociologue¹

Lorsque l'on parle du métier de sociologue, on pense inévitablement au livre d'épistémologie et de méthodologie publié en 1968 par Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron [1] et l'on oublie que la sociologie peut être aussi un métier au sens le plus courant du terme, que tous les sociologues ne sont pas des chercheurs ou des enseignants-chercheurs, que l'on peut aussi exercer la sociologie en libéral. Ce que fit Christophe Beslay en créant en 1986, à Toulouse le Bureau d'études sociologiques Christophe Beslay (BESCB) et en se donnant comme objet les transitions environnementales et énergétiques notamment dans le secteur du bâtiment.

Ce choix de faire de la sociologie un métier n'a pas été, il convient de le souligner, un choix par défaut, mais celui d'apporter en tant que sociologue expérimenté (Christophe Beslay était chercheur associé au CERTOP depuis 1984) une contribution sociologique à la mise en place de nouveaux projets, comme le montrent ses dernières études faites en partenariat avec Romain Gournet (entré en 2007 au BESCB) en 2018-2021 sur l'assistance à maîtrise d'ouvrage en qualité environnementale pour la ville de Lille ; en 2017-2022 sur le modèle économique et social d'habitat contributif par les énergies naturelles pour Pas-de-Calais-Habitat. Son apport dans ce domaine a été considérable, car il a su donner une visibilité aux études réalisées par le BESCB par des publications dans différentes revues ainsi qu'en organisant en 2012 avec Marie-Christine Zelem les premières Journées internationales de sociologie de l'énergie. Il a en particulier montré que l'occupant d'un logement n'est pas nécessairement passif, qu'il est capable de développer des stratégies pour atteindre le niveau de confort qui lui convient, mais que sa volonté de maîtrise est en tension avec le désir de ne s'occuper de rien. On ne s'étonnera donc pas que lui ait été décerné en 2014 pour l'ensemble de ses travaux le prix André Missenard de l'Association des ingénieurs en génie climatique.

Mais, dans les années 1990, à un moment où la question de la professionnalisation des études de sociologie se posait avec acuité, une autre carrière s'est ouverte à lui, celle de maître de conférences associé à l'université de Toulouse-le Mirail, qui deviendra en 2014 l'université Toulouse Jean Jaurès (UT2J). Il va alors de 1993 à 2018 s'investir dans l'enseignement à Toulouse ainsi que dans des universités étrangères (Hanoï, Ouagadougou, Tunis) et ira même jusqu'à assumer des responsabilités scientifiques et administratives (co-responsabilité de master, direction adjointe du département). Dans la logique de sa double activité de professionnel et d'enseignant, il prendra de 2004 à 2016 la responsabilité du comité de recherche de l'AISLF « Sociologies professionnelles » (CR16), organisant de nombreux colloques et orientant celui-ci vers les questions relatives à la professionnalisation des formations et l'enjeu que constitue la reconnaissance de la sociologie professionnelle, puis à partir de 2017 la présidence de l'Association toulousaine pour le développement des

¹ Ce texte a été initialement publié sur le site de l'AISLF : <https://www.aislf.org/le-choix-du-metier-de-sociologue>

études et des recherches en sociologie, une présidence qu'il a assumée aussi longtemps que possible avant de la transmettre à Odile Saint-Raymond.

Ce parcours exemplaire prouve donc qu'il est possible d'être reconnu en tant que sociologue professionnel en dehors de l'université comme à l'intérieur de l'université. Toutefois cette réussite, qu'il devait à la formation intellectuelle acquise en travaillant sous la direction d'Yvette Lucas au CERTOP et à la force de son investissement, ne l'a pas empêché de regarder avec lucidité l'évolution de l'université et d'être inquiet quant à l'avenir de la sociologie tel qu'il la concevait, les nouvelles formations de sociologues accordant de moins en moins de place à la professionnalisation de ceux-ci.

Mais ce portrait serait incomplet s'il ne rendait pas aussi hommage à l'homme dont la modestie cachait une très grande intelligence, fort cultivé et plein d'humour, avec une grande capacité d'écoute, et qui, par souci de préserver ceux et celles qu'il aimait, restait si discret sur l'épreuve que lui imposait la maladie. C'est une grande chance que de l'avoir connu et encore plus d'avoir travaillé avec lui, et qu'il ait rejoint notre association. Nous ne l'oublierons pas.

Jacques LEWKOWICZ

Pour C.B.

J'ai connu Christophe alors qu'il était un étudiant très avancé puis un chercheur au sein de l'équipe CNRS ERMOPRES dirigée par Yvette Lucas.

Trois traits pourraient le caractériser. D'abord la curiosité intellectuelle. Bien que travaillant tous deux dans le domaine des sciences humaines, nos spécialités étaient différentes. Mais il m'interrogeait régulièrement sur les méthodes et les résultats de ma discipline.

Christophe était également un travailleur efficace dont les promesses étaient toujours tenues.

Enfin Christophe était un homme merveilleusement discret dont la réserve et la gentillesse étaient remarquables.

Il mérite le souvenir que garderont de lui ceux qui l'ont connu.

Yvette LUCAS

Christophe Beslay. Un compagnonnage de tous les instants

Pour moi parler de Christophe, pour Christophe, c'est en revenir aux débuts.

Il a d'abord été mon étudiant. C'était, je pense, en séminaire de DEA, pour lui la fin de son parcours étudiant. Le groupe était restreint et Christophe déjà très présent : il intervenait souvent, soit faisant surgir des questions, soit apportant ses connaissances, porteur d'une expérience qui ne se limitait pas aux années d'étude. Il avait déjà un peu bourlingué de par le monde, ce qui en disait long sur sa soif de connaître et d'expérimenter. Le passage fut rapide entre ce temps d'études, bref avec moi, et son arrivée dans mon groupe de recherches. J'avais, quelques années plus tôt, formé avec Chantal Benayoun, Monique Membrado, Emmanuelle Soula et pour partie Gilbert de Terssac, le groupe qui avait réalisé la part française de la recherche internationale sur « L'automation et les travailleurs industriels ». Elle avait été initiée par le savant polonais Adam Schaff et comprenait une dizaine de pays dont l'Union Soviétique, les USA, les autres pays étant européens.

Fort heureusement pour les membres de ce groupe, le CNRS avait alors intégré les hors statut (Chantal et Monique), Gilbert y étant lui-même entré directement. Chacune, chacun, s'employait alors à ses propres recherches et mon groupe avait terminé la tâche ouverte par notre participation à la recherche internationale. Je devais donc reconstituer un autre groupe sur le travail, pour faire face aux nouvelles études qui nous étaient confiées.

C'était aussi le moment où le CNRS donna son accord pour que mon équipe quitte le CeRS, et devienne autonome, comme équipe associée au CNRS et à l'Université Toulouse le Mirail. Des chercheurs occupés à d'autres sujets que celui du travail, Robert Bages, Jean-Yves Nevers, Annie Rieu nous y avaient rejoints. Puis Jacques Lewkowicz, qui préparait son professorat de gestion économique.

Mais le groupe que j'animais, centré sur mes recherches en Sociologie du Travail devait prendre un nouveau souffle. Les nouveaux arrivants, chercheurs sur contrat, donc précaires, furent ainsi Christophe Beslay et Jérôme Dihouantessa. Charles Gadéa nous rejoignit aussi, mais d'une façon un peu oblique puisqu'il entreprenait alors sa thèse et avait son sujet propre. Ce qui ne l'empêcha pas de faire vraiment partie du groupe.

J'ai un vif souvenir des moments où nous nous retrouvions pour manger ensemble à la Fac et nous n'y abandonnions pas nos objets d'étude. Bien au contraire, nous pouvions y discuter très librement, tant sur les sujets en cours de recherche que sur des questions plus théoriques, et cela constituait de vraies et bonnes réunions de travail. S'ajoutant aux autres, plus officielles bien évidemment. Mais la recherche en sociologie se fait sur le terrain, et là, nous étions plus dispersés. Pourtant, au sein du groupe, même absent, Christophe Beslay – je dirai désormais Christophe – était toujours présent.

Jacques Lewkowicz, l'évoquant, a cité sa curiosité intellectuelle, ses promesses toujours tenues, et ses qualités personnelles : discrétion, réserve et gentillesse. Je ne saurais dire mieux, ajoutant pour ma part, ce qui étonnera tous ceux qui me connaissent : avec Christophe, je suis certaine de n'avoir pas une seule fois élevé la voix. Je dois dire aussi que, bien que je n'aie jamais rompu mes relations avec Christophe, bien des sujets que d'autres évoquent au cours de cette journée m'avaient échappé, précisément en fonction de la modestie et de la discrétion de Christophe. Il ne cessait de foncer mais ne s'en vantait pas.

Le vol du savoir

Il faut bien que je parle un peu de notre travail que je n'aurais jamais pu réaliser sans Christophe et Jérôme qui, fort dissemblables, s'entendaient merveilleusement bien et ne se sont jamais oubliés.

Avec moi Christophe et Jérôme ont notamment travaillé sur les transformations technologiques à l'Aérospatiale. Comme l'entreprise nous avait refusé l'accès, il fallait user de multiples et parfois étranges moyens pour rencontrer les gens et ils s'y sont employés avec succès. Le choix ayant été fait d'étudier les activités professionnelles et les itinéraires des techniciens – le groupe le plus important alors dans l'entreprise car il n'y avait presque plus d'ouvriers –, ils mirent le doigt sur la transformation majeure du moment : le fait que les techniciens devaient intégrer dans les machines les connaissances qu'ils avaient acquises auparavant, pour que la machine accomplisse les tâches à leur place. Ce que d'autres chercheurs ont désigné comme l'extraction des connaissances. Un peu, déjà, ce qu'est aujourd'hui l'intelligence artificielle. Prosaïquement, un des techniciens ayant accompli ce transfert disait « J'appuie sur la dernière touche et je m'éjecte ». C'est à partir de ces travaux que nous avons rédigé ensemble le livre « Le vol du savoir », que nous avons cosigné.

C'est peu de temps après cela que s'est produit un épisode qui a peut-être décidé du destin de Christophe et du choix qui l'a fait devenir un sociologue professionnel libéral. En effet la situation de nos vacataires était telle qu'ils avaient le droit de travailler pour nous 507 heures, à peu près ½ année et qu'ils devaient passer le reste de l'année inscrits au chômage, pour reprendre ensuite le travail avec nous dans les mêmes conditions. Les étudiants en sociologie avaient alors constitué une association qui avait, je crois, pour objet, mais Michel Grossetti en sait beaucoup plus que moi là-dessus, de les aider à rechercher des solutions de travail après la fin de leurs études. Une préfiguration peut-être de la constitution du métier de sociologue. Christophe était président de cette association et l'URSSAF, en fonction de ce titre pourtant intégralement bénévole, refusait de lui verser ses indemnités de chômage. Les arguments existaient pour que Christophe réfute cette injustice et certainement obtienne gain de cause. Mais c'est alors qu'il a déclaré : « Puisque c'est ainsi, je deviens sociologue libéral et ne devrai mes émoluments qu'à mon travail ». Ainsi fut fait et c'est dans ce nouveau statut que Christophe a continué à travailler au labo, mais aussi pour d'autres organismes, restant le dernier avec moi alors que Charles et Jérôme nous avaient depuis peu quittés.

Nous avons continué à travailler ensemble jusqu'à ma retraite. Lorsque nous rédigeons les rapports de recherche, que nous devons rendre aux organismes qui nous subventionnaient,

et bien sûr aussi au CNRS, j'avais souvent les parties rédigées par Christophe avant même de les lui demander. Je l'ai bien dit, présent ou absent, Christophe était toujours là et son compagnonnage était toujours aussi calme et discret.

Mais nous passions aussi de bons moments, parfois autour de petits repas qu'il avait préparés, ou dans notre résidence de Banyuls où, soit avec nous, soit en notre absence, il allait parfois passer quelques jours.

Parmi les dernières recherches que nous avons faites ensemble, il y a eu notamment l'étude sur les techniciens de la RATP, où nous allions travailler à côté de, et parfois sur, les motrices stationnées en bout de ligne pour la maintenance et les petites réparations. Un autre de mes souvenirs concerne une étude faite à Toulouse dans le hall de la gare Matabiau : on y testait les ustensiles de ménage automatiques destinés à ramasser la poussière (les futurs robots ménagers, mais ici, des grands, compte tenu de la surface à explorer). Dans ce lieu très passager, cela ne manquait pas d'attirer l'attention. Un jour une petite fille a dansé avec le robot. Mais il n'y avait pas encore de smartphone pour que Christophe puisse la filmer. Et le plus piquant de l'affaire est que les ingénieurs avaient prévu des bacs à poussière particulièrement exigus au point que les femmes de ménage de la SNCF n'arrêtaient pas de courir pour aller les vider. Le rappel de cette aventure me fait rappeler que Christophe avait un remarquable sens de l'humour, et cela aussi était précieux.

Après ma retraite lorsque j'étais encore à Toulouse, nous nous voyions souvent. Plus tard c'était par téléphone qu'il me racontait ses travaux et ses voyages. D'autres ont parlé de tous ces épisodes que j'ai surtout suivis de près les années où il enseignait au Mirail. Et nous nous rencontrions sans y manquer chaque fois qu'il venait à Collioure avec les étudiants. Sauf la dernière fois quand, l'information n'étant pas bien passée, j'étais à Toulouse pour les soixante ans de la sociologie toulousaine alors que lui était justement à Collioure.

Je le savais depuis déjà trop longtemps malade, ce qui n'a pas empêché que sa mort soit un terrible choc, pour moi comme pour Jérôme, Charles et Michel, car je l'ai dit, quel que soit l'endroit où il se trouvait dans le monde et même si je n'avais plus très souvent des nouvelles directes, pour nous, Christophe était toujours présent. Pour ses amis, pour moi et ma famille, dont il a partagé l'intimité, Christophe, c'est à la fois une présence et un grand souvenir.

Michèle PAGÈS
Pour Christophe

Bonjour, je suis Michèle Pagès, anciennement maître de conférences au département de sociologie d'Aix-Marseille Université, à la retraite depuis la rentrée universitaire 2017.

Je ne puis malheureusement pas être avec vous aujourd'hui pour cet après-midi dédié à Christophe, et je voudrais en premier lieu remercier Nicolas, l'organisateur de cette journée, ainsi que Yankel Fijalkow, qui a pensé à moi pour remonter le fil du temps et retrouver dans les méandres de ma mémoire les souvenirs des travaux collectifs que nous avons menés lors de notre formation dans les années 80 dans ce qui était encore l'Université de Toulouse-Mirail, du nom de son implantation géographique.

Ce condensé de souvenirs ne prendra pas la forme académique de compte rendu de recherche, mais consistera plutôt en un éclairage, ou quelques éclairages biographiques et conviviaux, comme les aimait Christophe.

Nous étions un groupe d'étudiants très intéressés par la discipline dont nous débutions la formation, et parmi ceux que j'appellerais le noyau dur de ce groupe, il y avait Fatima Ayat, Marie-Josée Bussy, Jeannot Vianney-Ombetana, Yankel Fijalkow, Christophe et moi-même, auxquels se sont ajoutés ensuite Michel Grossetti, qui était d'abord dans ces années-là à l'armée en coopération au Maroc, dans l'intérieur de la parenthèse du titre de sa thèse, et Jean-François Barthe.

Deux nous ont quittés, et je les associe dans ma mémoire, Jeannot, qui était retourné dans son Cameroun natal après une thèse de sociologie intitulée « Capital, travail et travailleurs dans la pétrochimie camerounaise », à Cadelas-Sonara, sous la direction d'Emmanuel Terré, à Paris, en 1987, à l'EHESS. Jeannot a été ensuite journaliste dans des revues internationales, Afrique-Asie par exemple, Jeune-Afrique. Il a été également un défenseur de la liberté de la presse dans le Cameroun de Paul Biya, ce qui n'était pas forcément tout à fait simple et il a connu la prison pour avoir exigé plus de transparence et de démocratie dans la gestion de son pays, de ses institutions politiques et de ses entreprises, en particulier celles qui touchaient aux ressources énergétiques qui avaient été le terrain de sa recherche pour son doctorat. Il est décédé en 2002, 20 ans avant Christophe. Si je les associe dans cet hommage, ce n'est pas simplement parce que les deux ont connu une fin trop précoce, mais c'est également d'une part parce qu'ils étaient tous les deux des admirateurs de musique africaine. Jeannot avait d'ailleurs une importante collection de vinyles que Christophe avait récupérés lors du retour de Jeannot au pays et qu'ils avaient d'autre part certainement déjà saisi à l'époque les enjeux sociétaux autour des sources énergétiques dont ils allaient faire un objet de leur recherche.

Alors, Christophe, notre collaboration date de notre année commune en licence. L'université commençait à connaître des grèves qui se cristallisaient essentiellement autour de l'intégration des hors-statuts, et en sociologie il y en avait un certain nombre, et nous étions nous étudiants nombreux à suivre les mouvements conscients que nous étions dans ces années-

là, où l'on parlait beaucoup de chômage des jeunes, des difficultés qui nous attendaient quant à notre insertion professionnelle future. Nous avons chacun d'entre nous, composant le noyau dur, peut-être à part Yankel qui était le plus jeune, une histoire sociale touchant aux migrations, Fatima et Jeannot, soit une insertion professionnelle antérieure à notre arrivée en sociologie, insertion professionnelle assez longue pour Marie-Josée, Christophe, et moi-même. De ces expériences communes et du contexte de contestation politique dans l'université, qui marquait ces années 80, s'est progressivement développée une volonté partagée de mener des enquêtes sociologiques afin de tester nos compétences dans le domaine des méthodes de la sociologie qui constituaient une part importante du cursus du DEUG et de la licence de sociologie de l'époque et qui continue à l'être, et par là même donc de valider les unités de valeur, disait-on dans ces années-là, que nous avons à passer. Nous avons ainsi mené pendant les grèves une première grande enquête auprès des étudiants de sociologie, dont nous avons tiré un rapport de recherche qui s'intitulait avec une pointe d'ironie « L'enquêteur enquêté » et qui a montré notre intérêt mutuel pour la sociologie, l'éducation et la formation, pour l'enquête par questionnaire et entretien et également pour la discipline, car cela nous a conduit à comprendre que notre ambition professionnelle pour la plupart d'entre nous était de faire de la recherche. Déjà, dans cette première expérience, Christophe donnait à voir des qualités de rigueur, de précision, voire de méticulosité, qu'il a su ensuite mettre au service des recherches qu'il a réalisées.

À la suite de cette recherche et toujours dans le cadre de nos études, nous avons souhaité nous constituer en association de recherche, sorte de bureau d'études, sans avoir pour autant de financement, afin de continuer ce travail en commun auquel nous avons pris goût. La première association s'appelait « sociaction », contraction entre social et action, et la seconde « le Jesu ».

Ces premières expériences ont été déterminantes pour bon nombre d'entre nous et nous avons décidé de chercher des financements pour pouvoir continuer dans cette voie et aider ceux qui, parmi nous, n'avaient pas beaucoup de moyens financiers. C'est ainsi que nous avons décroché un contrat avec Gaz de France dont la stratégie marchande à l'époque était de multiplier le chauffage au gaz de ville dans un contexte où le tout électrique prévalait dans la construction des maisons individuelles, au moment où l'espace périurbain était largement investi et se développait avec les effets que nous connaissons. Gaz de France avait installé une maison individuelle témoin, chauffée au gaz, près de la zone commerciale Carrefour à Portet-sur-Garonne et nous avait demandé de faire une enquête auprès des usagers des supermarchés de cette zone commerciale pour voir s'ils étaient prêts, dans l'hypothèse d'un achat de maison individuelle ou d'un appartement, à l'équiper au chauffage au gaz et à visiter la maison témoin qu'ils avaient installé. Nous avons traduit cette demande sociale en des termes qui nous semblaient plus sociologiques et nous visions à saisir les représentations sociales du gaz, les perceptions de ses avantages par rapport à d'autres sources d'énergie, et les risques qu'il pouvait peut-être représenter. Donc premières recherches sur contrat et est-ce un hasard pour Christophe, concernant le domaine de l'énergie, champ dans lequel il a notamment exercé ses talents de chercheur durant sa carrière, non conforme aux modèles académiques, puisqu'il a continué à fonctionner à partir de 1987 au sein d'un bureau d'études qu'il a créé et qu'il a dirigé pendant de nombreuses années. Cette recherche a donné lieu à un rapport que Gaz de France nous a demandé de présenter à certains de ses cadres dans un grand hôtel toulousain qui jouxte

la place du Capitole et nous sommes retrouvés, Yankel, Christophe et moi à faire cet exercice de présentation, sans ordinateur, bien évidemment, à l'époque, mais avec des transparents et pour faire comprendre ce que nous avons cherché et ce que nous avons trouvé. Anecdote succulente à ce niveau, lors de la présentation, Yankel et moi, nous avons demandé à Christophe d'abandonner le tabac à rouler qu'il avait pour habitude d'utiliser, parce que son odeur était assez pénétrante et il avait opté pour de petits cigarillos qui faisaient, selon lui, plus sérieux, mais qui ne sentaient pas forcément meilleur. Nous étions arrivés dans la cour de cet hôtel magnifique dans laquelle de grosses berlines étaient garées, avec la petite Fiat 500 que j'avais à l'époque, parce que j'étais la seule motorisée.

Nous avons bien ri et tout au long de notre formation commune, si nous avons beaucoup travaillé, nous nous sommes également beaucoup amusés, et je garde cette image de Christophe, un homme chaleureux, bon vivant, excellent compagnon d'amitié et également grand travailleur, sérieux, généreux, cultivé, explorateur, créatif. Il a pratiqué une sociologie appliquée qui l'a conduit à explorer divers champs de notre discipline. Alors nous avons continué notre chemin, Christophe avait choisi de travailler sur des contrats de recherche dans le cadre de l'Ermopres, à l'époque dirigé par Yvette Lucas et j'avais choisi de participer à des recherches sur contrats en sociologie de l'éducation avec Michel Grossetti, Pierre Mas et Jean-Paul Laurent, et en sociologie des pratiques corporelles avec Marcel Drulhe, Serge Clément, Fatima Ayat, Jean-François Barthe et d'autres doctorants dans le cadre du CERS dirigé par Jean-Michel Berthelot à l'époque, qui nous a également quittés en 2006. Nous nous sommes perdus de vue avec Christophe à partir des années 90, chacun ayant choisi une voie un petit peu différente. J'ai pour ma part été recrutée à l'Université de Provence, à Aix, où j'ai fait toute ma carrière d'enseignante et au laboratoire méditerranéen de sociologie, pour la recherche. Christophe a continué ses recherches en bureau d'études et en ayant un poste de maître de conférences associé. Enseignement et recherche ont donc été les deux activités que nous avons partagées et exercées pendant une trentaine d'années. J'ai revu Christophe lors de l'hommage à Jean-Michel Berthelot, qui a été mon directeur de thèse. Christophe, Fatima, Marie-Josée et moi, nous nous sommes retrouvés au restaurant après l'hommage et notre amitié était toujours là, comme si nous ne nous étions jamais quittés. C'est Michel Grossetti qui m'a alertée lors de la maladie de Christophe et que j'ai immédiatement contacté pour l'assurer de mon soutien et de mon amitié dans les moments difficiles qu'il vivait. Il a été dans ses réponses, égal à lui-même, sans pathos, tout en nuances, continuant, quand sa maladie et son traitement lui laissaient quelque répit, de travailler, de finir des rapports de recherche encore inachevés.

Je pense pour terminer qu'il a apprécié d'être sociologue et qu'il a été satisfait de la manière dont il a exercé son métier, dont il a transmis ses connaissances dans les diverses institutions dans lesquelles il a multiplié ses activités. Il a été apprécié par l'ensemble de ceux qui l'ont côtoyé. Il semblait dans ses réponses, en revanche, un petit peu plus pessimiste à propos du fonctionnement social actuel. Effet de l'âge, effet de la maladie, effet du contexte Covid, très certainement un peu des trois conjugués. Mais plus sûrement, je pense, clairvoyance, grâce à ses recherches sur notre actuel et sur le devenir qu'il laisse entrevoir. Je vous remercie et pour terminer, je voudrais vous montrer quelques souvenirs photographiques de cette époque, où nous avons partagé des moments particulièrement délicieux.

Université de
Toulouse Jean
Jaurès

Pour Christophe

Journée Hommage 9 Juin
2023

Les années 1980 - La
formation au métier de
sociologue



RANDONNÉE SOCIOLOGIQUE VERS LE PIC
DU MIDI D'OSSAU : CONCEPTION D'UN
RAPPORT DE RECHERCHE

Yankel FIJALKOW - Christophe BESLAY
Michèle Pagès - Marie José Bussy



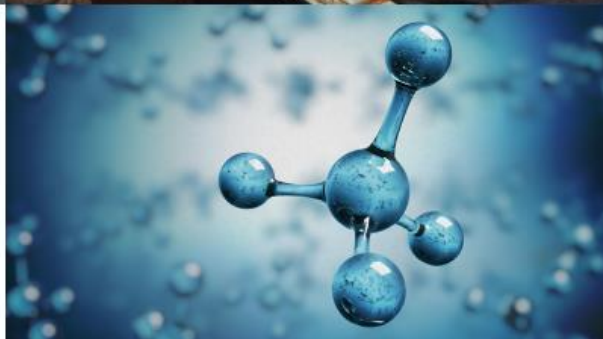
Pic du Midi d'Ossau –
Rédaction du rapport de
recherche L'ENQUETEUR
ENQUETE
(Marie José Bussy,
Christophe à l'ombre,
Yankel Fijalkow de dos,
Michèle Pagès, Fatima Ayat
sous le parasol)



Après le travail,
repos : Christophe
et Yankel dans un
névé



Gaz de France :
Christophe, Yankel,
Michèle : rédaction du
rapport de recherche



Au travail mais en dégustant bons petits
plats et bon vin
Christophe, Jeannot Vianney Ombé Ndzana,
Michèle Pagès



MOMENTS CONVIVIAUX



Pierre PAPON

Christophe Beslay, un gourmand d'extraordinaires

Lorsqu'avec Jérôme Dihouantessa, notre ami commun, qui aurait aimé être ici aujourd'hui, et qui a été l'artisan de notre rencontre voici 30 ans, nous avons échangé quelques souvenirs de nos compagnonnages respectifs avec Christophe, une image nous est venue, évidente : Christophe, l'homme des passerelles !

Puis lorsque j'ai laissé remonter à moi les souvenirs de ma relation avec Christophe, j'ai eu alors le sentiment d'un véritable chatoiement d'images, difficiles à classer ou catégoriser, et qui permettaient encore moins de définir Christophe - si tant est que ce soit possible et souhaitable. Une notion a néanmoins pris forme dans mon esprit au cœur de cette profusion, certes incertaine, c'est celle d'« extraordinaire ».

Curieuse histoire que celle qui a inauguré 30 ans d'une relation qui se nourrissait de nos croisements et de quelques aventures. J'ai commencé par devenir le client de Christophe... un client un peu particulier qui n'avait jamais pensé à faire appel à un sociologue et qui ne savait pas très bien ce qu'un sociologue pouvait tirer de 80 K7 d'environ deux heures d'entretien. Il savait simplement que l'évolution de l'organisation syndicale dont il était l'un des responsables, était à la fois inéluctable et nécessaire, et c'est tout ! Donc pas de demande explicite ! Et quant au financement, il n'a pas été évoqué, pas plus que Christophe n'a cherché à évaluer le coût d'un tel travail. Et néanmoins, il a accepté de relever le défi... Christophe a su mobiliser collègues - dont Denis Salles ici présent -, étudiants et autres relations, pour retranscrire intégralement les entretiens -des milliers de pages, je crois me souvenir-, conduire l'analyse de ceux-ci et produire un rapport conséquent... Je présenterai la même année un texte issu de ce rapport au congrès de mon organisation, qui conduira un peu plus tard, à la transformation de celle-ci et à son élargissement, du domaine des PTT à ceux de la culture et de la communication.

Ceci a paru être une expérience marquante pour Christophe, à tel point que quelques années plus tard, alors que je venais le chercher à l'aéroport d'Orly - avec ce que Coluche aurait appelé, ma « poubelle » - il me demande si j'ai de la place dans ma voiture. Je lui réponds que oui, et il intercepte deux passagers en provenance comme lui de Toulouse, qui allaient chercher un taxi et qui n'étaient autres que Sainsaulieu et Friedberg. J'avais un peu honte d'offrir à ces sommités de la sociologie, des conditions de transport aussi précaires, mais Christophe qui paraissait plutôt heureux de son opération et pour me présenter à nos hôtes, s'est mis à leur raconter l'histoire que l'on pourrait appeler « l'étude aux 80 K7 ». Sainsaulieu a semblé très intéressé et a nourri l'échange avec Christophe ; quant à Friedberg, à l'arrière avec Christophe, il n'a pipé mot... Christophe m'expliquera après coup, qu'il paraissait avoir très peur...

Oui, avec le recul, il me semble que tout en déployant une puissance de travail assez impressionnante, Christophe aimait l'aventure, ce qui sort des sentiers battus et emprunter des voies originales, exotiques et parfois, nous entraîner avec lui - certaines et certain d'entre vous, ici, ont dû en faire l'expérience...

Toujours dans les années 90, alors que j'étais responsable, à France Télécom, d'un observatoire social décentralisé - construit sur la base d'un questionnaire administré en ligne, de 220 questions - j'avais constitué un groupe d'analyse des données avec des salariés volontaires, de formation technique et RH ; et j'avais demandé à Christophe s'il était d'accord pour nous former à l'analyse des données, et nous mettre ensuite en capacité de restituer devant des équipes et/ou des comités de direction. Christophe nous avait donc acculturés aux méthodes quantitatives sans oublier de citer celui qui paraissait être un de ses complices, Michel Grossetti, nous mettant en garde contre les biais et les contresens, et cerise sur le gâteau, en nous expliquant le Khi². Ce fut une belle aventure, qui permit au groupe de produire et d'être enchanté d'avoir pu apprendre et partager de l'intelligence... Ceci n'empêchera pas Christophe, de me dire plus tard, avec son sens de la provocation, que notre observatoire, avec son immense potentiel d'exploitation, lui faisait penser à « une formule 1 pour aller dans les chemins creux ».

Christophe avait un goût pour l'extraordinaire et semblait être presque aimanté par ce caractère qu'il savait repérer dans son environnement humain. Ainsi, lors de nos soirées aussi longues qu'elles étaient trop rares, Christophe évoquait pêle-mêle :

- Un ancêtre, Charles Beslay qui a été doyen de la commune de Paris (j'ai obtenu cette précision dans l'encyclopédie du mouvement ouvrier, le Maitron) ;
- Un aïeul qui a connu Einstein ;
- Les « terrains » interlopes d'Alain Tarrius, qui habitait selon lui, dans un « bout du monde » ;
- Les méthodes d'investigation « adaptées » à l'objet de ses travaux, de Daniel Weltzer-Lang ;
- Ses travaux sur l'« emporiatrie » -la médecine des voyages-, avec le toulousain Pr Armengaud...
- Son service militaire dans la Marine, qui l'a envoyé de l'autre côté du Globe.

Dans le même ordre d'idée, à l'occasion de mes premières venues à Toulouse après notre aventure initiatrice, je demandais à Christophe s'il pouvait me conseiller un hôtel. Cela m'a permis de fréquenter quelques fois l'Hôtel du Grand Balcon qui avait hébergé en son temps, les pionniers de l'aviation, St Exupéry, Mermoz et quelques autres... Certes l'hôtel était resté dans son jus et peut être sa poussière, mais pour les initiés que je suis rapidement devenu, il était possible de réserver la chambre de St Ex, et cela a été pour moi -comme on dit maintenant en marketing du service-, une « expérience client » inoubliable, dont j'ai remercié Christophe.

Je me souviens également que ses enseignements au Viet Nam, les amitiés qu'il y avait nouées, l'ami qu'il y avait perdu, avaient marqué assez vivement et sensiblement, son existence...

Et puis, il y avait ces objets auxquels il était attaché, ces instruments de musique, parfois insolites, qu'il ramenait de ses voyages lointains ; ces objets en cristal - du Lalique me disait-il

parfois - qu'il se procurait sur e-bay et qui décoraient son appartement ou lui servaient de presse-papier.

Christophe, passerelle entre l'Université et l'entreprise

En rassemblant mes souvenirs de Christophe enseignant, je me rends compte combien il se situait dans l'articulation entre sociologie et activité professionnelle, et donc, à l'endroit où la théorie sociologique pouvait modifier, voire transformer le réel. Et il montrait cela de multiples manières :

En défendant de façon quasi militante la seule formation en sociologie, professionnalisante, celle offerte par l'IUP du Mirail... qui permettait à des acteurs de l'entreprise d'accéder à la sociologie et qui en retour permettait, par cette voie singulière, à la sociologie de pénétrer dans le monde de l'entreprise... Ainsi des flux se sont développés entre l'Université et certaines entreprises - dont celle où je travaillais -France Télécom. Nous accueillions des élèves en stage et Christophe m'invitait à présenter mon activité de Veille Sociale et les Relations Sociales dans l'entreprise, devant les étudiants, puis plus tard à animer un séminaire sur la « négociation » pour les Master1 et Master2.

Par un travail réflexif en conseil de perfectionnement, qui réunissait des universitaires et des intervenants internes ou externes en entreprise et non sociologues ; puis l'instance a été judicieusement ouverte aux anciens élèves de l'IUP.

Toujours dans la même logique, un colloque annuel destiné aux étudiants et aux personnes intéressées par ce cursus professionnalisant, portait sur les métiers et activités sur lesquels pouvait déboucher le diplôme de sociologie de l'IUP. Ceci était illustré par les témoignages d'anciens élèves qui étaient en emploi. Et Christophe m'invitait pour que je montre l'intérêt que l'entreprise percevait des études réalisées en son sein par des étudiants en sociologie de l'IUP.

Et puis, il y a eu cette journée, en 1999 ou 2000, qui a rassemblé des dirigeants, managers et RH de France Télécom, des enseignants et étudiants de l'IUP, lors de laquelle, ont pu être valorisés et mis en perspective, les travaux réalisés dans l'entreprise - je me souviens particulièrement d'études sur le temps de travail, suite à la loi sur les 35h - par les étudiants, soutenus par leur enseignant référent.

En écrivant ces quelques lignes, je me rends compte que lorsque Christophe parlait de son travail, de ses activités, il s'exprimait rarement à la première personne, mais se situait plutôt toujours dans un collectif, qu'il s'agisse de son engagement à l'Université ou même du travail produit dans son cabinet.

Et je voudrais terminer provisoirement ce brossage impressionniste, en évoquant le Christophe gourmand de nourritures terrestres - j'ai en souvenir ces innombrables dîner à la Régalade -, le Christophe curieux de l'autre, qui se laissait marquer, intéresser par l'autre et ceci durablement lorsque l'amitié s'en mêlait.

Odile SAINT RAYMOND
Le souci de la sociologie d'ici

« Le souci de la sociologie d'ici » : je n'ai pas choisi ce titre mais l'ai trouvé si beau que je l'ai gardé bien volontiers.

Je vais essayer d'être à la hauteur d'un tel intitulé en parlant de l'ATDERS, dont Christophe a assuré la présidence de 2017 jusqu'à ses derniers jours.

Qu'est-ce que l'ATDERS ? L'Association toulousaine pour le développement des études et des recherches est une association loi 1901 créée en 1981 par Raymond Ledrut et dont l'objectif est (selon ses statuts) « d'apporter son concours aux équipes et centres de recherches effectuant des études et des recherches de caractère scientifique dans le domaine de la sociologie ». Il s'agit en d'autres termes de gérer des contrats décrochés par des sociologues avec la souplesse que permet le statut associatif.

Raymond Ledrut avait en cela imité son comparse de géographie, Bernard Kayser, qui venait de créer une association comparable en géographie, l'ADERGES. Tous deux, bénéficiaires de nombreux contrats de recherche depuis les années 1970, tentaient ainsi d'échapper aux lourdeurs de la gestion pas l'université d'une multitude de (petits) contrats, en sociologie urbaine essentiellement.

Après la disparition de Raymond Ledrut en 1987, l'ATDERS a connu une période de relative inactivité mais elle a continué d'exister et de rendre de menus services (comme de gérer les comptes de la revue *Espaces et Sociétés*).

C'est surtout à partir du milieu des années 2000 qu'elle a repris de la vigueur avec l'afflux de contrats de recherche dans le domaine de la santé cette fois-ci, obtenus par des collègues dont certains étaient des universitaires et d'autres des chercheurs précaires ou hors statuts.

J'en ai assuré la présidence, après plusieurs autres collègues (dont Christian Roy) à partir de 2005 et jusqu'en 2017. Des circonstances particulières ont fait que j'ai dû quitter cette présidence à ce moment-là et Christophe s'est proposé. Il a été élu à son tour.

N'y a-t-il pas un paradoxe pour le professionnel de faire vivre une association 1901 ayant des objectifs comparables ?

Christophe connaissait l'ATDERS depuis le début des années 2010. Il y avait localisé la gestion des finances du gros colloque sur la sociologie de l'énergie, les JISE, organisé avec Marie-Christine Zelem. Ce colloque bénéficiait d'importants financements, publics comme privés, et la gestion par l'université aurait été d'une lourdeur insurmontable.

Puis Christophe a fait appel à l'ATDERS à partir de 2014 pour gérer plus facilement les dépenses du Master PEPS dont il était responsable.

C'est là que se révèle le souci de Christophe de faire vivre « une sociologie d'ici ». Ayant bénéficié des services de l'ATDERS, il trouvait normal de renvoyer l'ascenseur et de faire vivre à son tour cette association qui permet souvent à des chercheurs précaires de travailler, ou à de petites rémunérations d'être versées alors que de grosses structures ne le permettent pas.

C'est donc bien de la « sociologie d'ici » qu'il avait le souci, parce que (comme l'a très bien dit Monique Hirschhorn dans le bel hommage qu'elle a rédigé pour Christophe dans la rubrique « Mémoire » du site de l'AISLF ²), le métier de sociologue ne s'exerce pas seulement comme chercheur ou enseignant-chercheur, qu'il le savait bien et qu'il acceptait aussi l'idée d'une multitude de structures en tout genre pour l'exercer. Il savait aussi que, loin de se faire concurrence, ces structures pouvaient au contraire se compléter pour offrir, sur un territoire donné, le plus d'opportunités possible de travailler en tant que sociologue.

Se sachant condamné à moyen terme, il avait le souci que l'ATDERS puisse continuer à fonctionner sans temps mort. Dans le PV de l'AG 2021 de l'association on lit, sous la plume de Christophe : « De mon côté, pour des raisons de santé, je ne pourrai sans doute pas continuer longtemps à assumer mes fonctions de président. Il faudra donc envisager mon remplacement, peut-être de manière progressive à l'horizon 2022/2023 ». Imaginez un peu. L'AG 2022 s'est tenue sans lui, en septembre.

Comme j'avais dit que je pouvais reprendre la présidence, depuis plusieurs mois il m'en parlait, disant qu'il faudrait qu'il me transmette les documents et les consignes à temps. Il m'a appelée à la fin du mois de mai, il était déjà hospitalisé, mais il avait pris avec lui tous les documents ATDERS. Je me souviens que son souci principal était que surtout aucun des salariés de l'association à l'époque n'ait un seul mois sans salaire. Toutes ses recommandations tournaient autour de cette question. Il avait un profond souci des autres quand il en avait la responsabilité.

C'est donc bien de la sociologie d'ici qu'il avait le souci, des différentes manières de faire ce métier dans un contexte donné et des personnes qui le font.

² Voir <https://www.aislf.org/le-choix-du-metier-de-sociologue>

Denis SALLES
Christophe Beslay sociologue tranquille

Tous ceux qui ont connu Christophe Beslay se souviennent de cette autorité tranquille que confère la rigueur du travail bien fait. Adeptes de la critique sociologique plus que d'une sociologie critique, il a toujours porté une sociologie totale, méthodique et pratique. Christophe a mené sa carrière de sociologue indépendant sans limite et sans compromis. Il a été un sociologue tout terrain et un sociologue de tous les terrains.

Nous avons pendant près de 15 ans dirigé tous les 3 avec Martine Merlin-Dhaine la filière de sociologie appliquée qui s'est appelée successivement MST de sociologie appliquée, iUP gestion et management des entreprises, Master Évaluation et Concertation (1er de France) et aujourd'hui Master PEPS. Je garde le souvenir du jour où Monique Hirschhorn nous a légué la Maîtrise de Sciences et Techniques. Quel équipage nous faisons avec Martine, Christophe et Cathy ! Et il faut le rappeler, l'enseignement de la sociologie professionnelle à l'Université n'avait rien d'évident et faisait l'objet de bien des réserves dans le champ académique.

Il faut souligner le rôle essentiel de Christophe Beslay pour consolider la légitimité de la sociologie professionnelle. Il était indiscutablement un sociologue et indiscutablement un professionnel, Christophe incarnait la sociologie professionnelle.

Cette légitimité a fait taire les critiques dans le département de sociologie. La bataille était plus facile à ses côtés ! On portait fièrement notre spécificité ! On choisissait des étudiants qui nous avaient choisis.

Que d'aventures avec ce Master que nous avons trébuché au sein du CR 16 AISLF avec Renaud Sainseaulieu, à l'ASES avec Charles Gadea, dans les résidences annuelles sur les coteaux de Collioure. Ce sont des centaines d'étudiant-e-s qui ont croisé notre route et dont plusieurs sont encore proches.

A titre professionnel comme amical notre relation n'a jamais connu aucune ombre, on a tellement discuté et tellement travaillé et aussi tellement ri ensemble. On se souvient des traits de caractère incomparables de Christophe : ses fous-rires irrésistibles, évidemment au plus mauvais moment (auditions ou soutenances de préférence et là il n'y avait pas d'autre moyen que de s'interrompre dans une rigolade virale). Qui n'a pas écouté ses récits de jeune marin dans les 50e rugissants ! Qui n'a pas écouté ses récits hilarants de ses déboires avec La Poste ! On connaissait tous son aversion au sport, d'ailleurs il avait comme voisin un célèbre sportif rue d'Orléans. Un jour, pensant me faire plaisir, il me dit « au fait j'ai vu mon voisin le footballeur ! ». C'était Antoine Dupont le rugbyman... « ah oui ? bon c'est pareil ! » ?

Durant les derniers mois, comme d'autres ici, j'ai cheminé à ses côtés sur le chemin que la maladie lui a imposé et sur le chemin de sa fin de vie qu'il a choisie avec une sérénité qui forçait le respect. Avec la méthode qu'on lui a toujours connue, il a préparé sa sortie.

Durant ces brèves visites de quelques heures, le temps d'un aller-retour Bordeaux-Toulouse, notre rituel était immuable. Nous cheminions ensemble par la rue de la Concorde jusqu'au marché du Boulevard de Strasbourg. Au gré des envies : du fromage chez "le gros", du poisson chez Juliette, des petits avocats chez "le gros" (un autre, décidément...), des fraises de la vieille dame. Dès le retour, je me mettais en cuisine tandis qu'il roulait sa clope (jusqu'à la fin malgré la toux déchirante...) et on trinquait d'un bon vin. Romain quittait son bureau pour nous rejoindre et le délicieux moment du repas filait tranquillement. On se remémorait les bons souvenirs, souvent riait du Mirail et de ses chamailleries.

Le mardi 1er juin 2022 au moment de monter à la tribune faire une conférence à un colloque à Tours, j'ai décidé de « parler à Christophe ». Lorsque j'ai regagné ma place un message m'indiquait que Christophe Beslay s'en était allé... tranquillement.

Alain TARRIUS

Sur la route

Merci à ma collègue Fatima Qacha de transmettre ce message. Nos travaux en commun en font ma meilleure interprète.

Avec Christophe nous étions en train de chercher des commanditaires pour le projet de recherche ci-dessous exprimé brièvement.

Depuis de nombreuses années j'enquête sur les formes, la définition et les réalités d'un « territoire circulatoire méditerranéen » qui permet à des groupes cosmopolites de nations et d'âge de transiter et de vendre « entre pauvres » des marchandises électroniques du Sud Est Asiatique. C'est-à-dire, de la fiche-mémoire à l'ordinateur portable Lenovo, au téléphone Huawei, etc. Neufs bien sûr, mais sans garantie, à 40% de leur valeur en grande distribution (FNAC, etc.).

Le « territoire circulatoire méditerranéen » passe par la Turquie, puis la Bulgarie et, encore dans les Balkans, la Macédoine-Nord, le Kosovo, l'Albanie, puis, quittant les Balkans, l'Italie, la France méditerranéenne, le Levant espagnol, et enfin le Maroc jusqu'à Casablanca.

C'est la continuité territoriale et les normes spécifiques qui motivent les travaux actuels de Tarrius. À l'opposé des approches des camps d'internement, des aménagements frontaliers, etc., tels que les décrit par exemple Agier. En somme les fluidités plus que les interruptions.

Dans cette perspective, un passage, plus que tout autre, mobilise l'attention du chercheur : celui entre l'Albanie, et son port de Durrës et les Pouilles italiennes et ses ports de Bari, Brindisi et Tarente : comment des fourgons, remplis des marchandises « made in China », transitent-ils « en souterrain » par la mer adriatique ?

Les premières enquêtes de Tarrius notaient que des bateaux marchands internationaux quittaient le port de Durrës et transvasaient, en pleine mer Adriatique, les fourgons sur des barges italiennes faisant l'itinéraire maritime Bari – Brindisi – Tarente, sans, évidemment de déclaration de navigation et de cargaison internationale.

C'est ce « tour de passe-passe » que Christophe Beslay, avec Alain Tarrius, devaient décrypter.

Les rôles et fonctions de chaque chercheur étaient définis et complémentaires. Et la recherche de commanditaires institutionnels (comme, par exemple, le Plan Urbain), était bien avancée. Le coût des missions de terrain justifiait cette demande de financement. Il nous restait à choisir la ou les périodes de missions communes...

Adieu, Christophe, Alain Tarrius reste sûr de ta présence intellectuelle pendant ses séjours.